V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*

Epilogo (Libro Undicesimo, cap. IV: "Matrimonio di Quasimodo")

"[...] Quand on voulut le détacher du squelette qu'il embrassait, il tomba en poussière."

"Quando fecero per staccarlo dallo scheletro che abbracciava, si polverizzò."

Trad. Luigi Galeazzo Tenconi, BUR Rizzoli, Milano, 1951.

"Quando tentarono di staccarlo dallo scheletro che teneva abbracciato, si disfece in polvere."

Trad. Clara Lusignoli, Einaudi, Torino, 1972.

"Quando si cercò di staccarlo dallo scheletro che abbracciava, si disfece in polvere."

Trad. di Gabriella Leto, Mondadori, Milano, 1985.

"Quando fecero per staccarlo dallo scheletro che abbracciava, cadde in polvere."

Trad. di Fabio Scotto, La Biblioteca di Repubblica, Roma, 2003.

LXXVIII

SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

LXXIX

OBSESSION

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales;
Vous hurlez comme l'orgue; et dans nos cœurs maudits,
Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,
Répondent les échos de vos *De profundis*.

LXXVIII

SPLEEN

Quando il cielo basso pesa come un coperchio
sullo spirito che geme, preda d'un tedio ininterrotto,
quando dell'orizzonte abbracciando tutto il cerchio
dispensa un giorno nero più triste della notte;

quando la terra si muta in un'umida cella,
e la Speranza, come un pipistrello maldestro,
va urtando i muri con la sua ala timida
e ai soffitti marciti cozzando con la testa;

quando la pioggia svolgendo le strisce sterminate
imita le sbarre di una prigione immensa,
e accorre un popolo muto di ragni infami
che appende le sue reti dentro i nostri cervelli;

campane all'improvviso saltano su con furia
e scagliano verso il cielo un atroce lamento,
come spiriti erranti inquieti e senza patria
che si mettano a gemere ostinatamente.

— E carri funebri, senza tamburi né musica,
mi sfilano nell'anima in lungo e lento corteo;
la Speranza, vinta, piange, e l'Angoscia, dispotica,
mi pianta sul cranio reclino il suo vessillo nero.

LXXIX

OSSESSIONE

Foreste, m'impaurite come cattedrali!
Strepitate come l'organo, e i nostri cuori dannati,
stanze d'eterno lutto in cui vecchi rantoli vibrano,
rimandano gli echi dei vostri *De profundis*.

LXXVII

SPLEEN

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
 Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,
 Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,
 5 S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.
 Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,
 Ni son peuple mourant en face du balcon.
 Du bouffon favori la grotesque ballade
 Ne distraît plus le front de ce cruel malade;
 Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,
 10 Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,
 Ne savent plus trouver d'impudique toilette
 Pour tirer un souris de ce jeune squelette.
 Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu
 De son être extirper l'élément corrompu,
 15 Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent,
 Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,
 Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété
 Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

LXXVIII

SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
 Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
 Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
 4 Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;
 Quand la terre est changée en un cachot humide,
 Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
 S'en va battant les murs de son aile timide
 8 Et se cognant la tête à des plafonds pourris;
 Quand la pluie étalant ses immenses traînées

LXXVII

SPLEEN

Sono un principe che regna su un paese di piogge.
 Ricco e impotente, giovane e vecchissimo,
 disprezzo dei precettori le moine servili
 e m'annoio dei cani, di tutte le mie bestie...
 Né selvaggina né falco mi rallieta,
 né il popolo che muore sotto le mie finestre.
 Non distrae la mia fronte di malato crudele
 la grottesca ballata del mio buffone preferito;
 il mio letto di fiordalisi si muta in una tomba,
 e le dame, per le quali ogni principe è bello,
 non trovano vestiti abbastanza impudichi
 per strappare un sorriso a questo scheletro precoce.
 Il savio che è riuscito a fabbricarmi l'oro
 non è capace di estirpare la corruzione dal mio corpo,
 né di scaldare in quei bagni di sangue
 che imparammo dai Romani, e che i potenti invocano
 da vecchi, questa salma inebetita
 dove non scorre sangue, ma verde acqua del Lete.

LXXVIII

SPLEEN

Quando, come un coperchio, il cielo basso e greve
 schiaccia l'anima che geme nel suo tedio infinito,
 e in un unico cerchio stringendo l'orizzonte
 fa del giorno una tristezza più nera della notte;
 quando la terra si muta in un'umida segreta
 dove sbatte la Speranza, timido pipistrello,
 con le ali contro i muri e con la testa
 nel soffitto marcito;
 quando le strisce immense della pioggia

D'une vaste prison imite les barreaux,
 Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
 12 Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,
 Des cloches tout à coup sautent avec furie
 Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
 Ainsi que des esprits errants et sans patrie
 16 Qui se mettent à geindre opiniâtement.
 – Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
 Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
 Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
 20 Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

LXXIX

OBSESSION

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales;
 Vous hurlez comme l'orgue; et dans nos cœurs maudits,
 Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,
 4 Répondent les échos de vos *De profundis*.
 Je te hais, Océan! tes bonds et tes tumultes,
 Mon esprit les retrouve en lui; ce rire amer
 De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,
 8 Je l'entends dans le rire énorme de la mer.
 Comme tu me plairais, ô nuit! sans ces étoiles
 Dont la lumière parle un langage connu!
 11 Car je cherche le vide, et le noir, et le nu!
 Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
 Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
 14 Des êtres disparus aux regards familiers.

sembrano le inferriate d'una vasta prigionie
 e muto, ripugnante un popolo di ragni
 dentro i nostri cervelli dispone le sue reti,
 furiose a un tratto esplodono campane
 e un urlo tremendo lanciano verso il cielo
 che fa pensare al gemere ostinato
 d'anime senza pace né dimora.

– Senza tamburi, senza musica, sfilano funerali
 a lungo, lentamente nel mio cuore: Speranza
 piange disfatta e Angoscia, dispotica e sinistra,
 va a piantarmi sul cranio la sua bandiera nera.

LXXIX

OSSESSIONE

Vi temo, grandi boschi, come le cattedrali:
 urlate come l'organo; e nei cuori dannati,
 stanze d'eterno lutto e di rantoli antichi,
 ci rispondono gli echi dei vostri *De profundis*.
 Oceano, ti detesto! ritrovo i tuoi tumulti
 dentro il mio petto, e sento di chi è vinto
 l'amaro riso, pieno di singhiozzi e di insulti,
 nel tuo ridere enorme.
 Potrei amarti, o notte! se il lume delle stelle
 non dicesse parole troppo note
 a me che cerco tenebre, e vuoto, e nudità.
 Ma anche il buio è un quadro dove vivono,
 a migliaia sgorgando dal mio occhio, creature
 scomparse dagli sguardi familiari.

LXXVII

SPLEEN

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
 Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,
 Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,
 S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.
 Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,
 Ni son peuple mourant en face du balcon.
 Du bouffon favori la grotesque ballade
 Ne distrait plus le front de ce cruel malade;
 Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,
 Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,
 Ne savent plus trouver d'impudique toilette
 Pour tirer un souris de ce jeune squelette.
 Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu
 De son être extirper l'élément corrompu,
 Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent,
 Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,
 Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété
 Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

LXXVIII

SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
 Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
 Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
 Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
 Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
 S'en va battant les murs de son aile timide
 Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées,
 D'une vaste prison imite les barreaux,

LXXVII.

SPLEEN

Somiglio al re d'un paese piovoso, re impotente,
 anche se ricco, giovane eppure già cadente,
 dei precettori ha in odio i sussiegosi gesti,
 s'annoa con i cani come con le altre bestie.
 Niente lo rallegra, non caccia né falcone,
 né il popolo che muore di fronte al suo balcone.
 Del diletto buffone la grottesca ballata
 non distrae la sua mente, che è crudele e malata.
 Il letto a fiordalisi mutato è in una tomba:
 per cavare un sorriso a questo imberbe zombie
 le dame che hanno sempre un principe nel cuore
 tentano seduzioni senz'ombra di pudore.
 Il saggio che gli fabbrica l'oro è parso poi inetto
 a estirpargli dal corpo l'elemento corrotto,
 né ha scaldato, in quei bagni in uso tra i romani
 e che nei giorni estremi invocano i sovrani,
 questo ebete cadavere, che non ha nelle vene
 sangue, ma solamente verdastra acqua del Lete.

trad. di Antonio PRETE (Feltrinelli, 2003)

LXXVIII.

SPLEEN

Quando il cielo discende greve come un coperchio
 sull'anima che geme stretta da noia amara,
 e dell'ultimo orizzonte stringendo tutto il cerchio
 ci versa un giorno cupo più della notte nera,

quando la terra è fatta un'umida segreta,
 entro cui la Speranza, pipistrello smarrito,
 con le sue timide ali sbatte sulle pareti,
 e va urtando la testa sul soffitto marcito,

quando la pioggia spiega le sue immense strisce
 imitando le sbarre d'un carcere imponente,

Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtement.

– Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

LXXIX

OBSESSION

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales;
Vous hurlez comme l'orgue; et dans nos cœurs maudits,
Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,
Répondent les échos de vos *De profundis*.

Je te hais, Océan! tes bonds et tes tumultes,
Mon esprit les retrouve en lui; ce rire amer
De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,
Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

Comme tu me plairais, ô nuit! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu!
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu!

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers.

Prete

e un popolo di ragni, silenzioso e viscido,
tende le reti in fondo a queste nostre menti,

d'improvviso campane esplodono furiose,
lanciando verso il cielo un gridio tremendo,
come anime che, erranti, senza patria, pietose
mandino un inatteso, ostinato, lamento.

– Funebri cortei, senza la musica e i tamburi,
lenti solcano l'anima. La Speranza, lo sguardo
vinto, piange, e l'Angoscia, che è dispotica e dura,
sul mio capo già chino pianta ora il suo stendardo.

LXXIX.

OSSESSIONE

Sembri una cattedrale, foresta, e mi spaventi.
Gridi come un grand'organo, e nel cuore perverso,
stanza d'eterno lutto e d'incessante rantolo,
risponde il *De profundis* modulando il suo verso.

Oceano, t'ho in odio, i tuoi affanni e tumulti
io li ritrovo in me. Quel certo riso amaro
d'uno ch'è vinto, colmo di singhiozzi e d'insulti,
lo risento nel riso straripante del mare.

E quanto t'amerei, o notte, se la luce
delle stelle non fosse linguaggio conosciuto
per me che vo cercando il vuoto, e il nero, e il nudo.

Ma la tenebra è tela dove pinta riluce
e brulica, sgorgando dal mio occhio, la viva
turba che al familiare sguardo ormai è svanita.

78 Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrément.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Trad. di Giou Piero BONA
(Baldini Castoldi Baseli editore, 2005)

78 Spleen

Quando il cielo basso pesa come un coperchio
sull'animo gemente in lunghe noie, e intero
tutto abbracciando l'orizzonte in cerchio
versa più triste delle notti un giorno nero;

e la terra muta in una cella umida
dove Speranza, come un pipistrello, pesta
sbattendo contro i muri l'ala timida,
marci soffitti urtando con la testa;

e la pioggia i suoi strascichi mostrando immani
di vasta prigionia imita i cancelli
e un muto popolo d'infami ragni
ci tende reti al fondo dei cervelli,

ecco campane saltan furibonde
e al cielo scaglian grida orripilate,
come anime senza patria errabonde
che si mettono a gemere ostinate.

- Senza tamburi o musica, una sepoltura
nell'anima mi sfilava lentamente;
Speranza, vinta, piange e Angoscia atroce, prepotente,
sul cranio chino pianta una bandiera scura.

Charles Bruckhart, FDM, "Speen" (Lxxviii)

GRIGLIA LESSICALE RIASUNTIVA

Charles BAUDELAIRE	esprit	emmis	cohort	invention	cohort	cohort	cohort	cohort
Luciana FREZZA	spirito	tedio	cella	lamento	spiriti santi	carri funerari	versillo nero	
Giovanni RABONI	anima	tedio	segreta	urlo	anime sante forum	funerari	bruciare nero	
Antonio PRETE	anima	noia	segreta	gridio	anime che tranti	funerari corti	spandere	
Giorn Piero BONA	animo	noie	ella	grida	anime rosse profonda	ma seppure scura	bruciare scura	

conceptualisation comme telle, avec pour effet un regard sur celle-ci plus critique, même en sa langue natale, et un projet plus hardi. Il se sent poussé à davantage mettre en question la prétendue évidence des signifiés de ses propres mots, ce qui renforce son espérance, sa vocation, avec tout un surcroît d'énergie. Quel apport que la traduction ! Son projet même et la situation que ce projet crée encouragent le traducteur à être poète. Ou à l'être plus consciemment et avec plus d'efficacité.

Et s'éclaire ce qui peut faire le prix d'une traduction : non pas la réflexion du traducteur sur le sens des mots, sur la signification des phrases, une tâche assurément tout à fait indispensable mais gardée au plan des concepts et en somme préliminaire. Mais davantage de résolution et d'obstination dans la mise en question du droit des signifiés conceptuels à monopoliser l'être au monde. La poésie, à se faire traduction de la poésie, se fait conscience de soi et confiance en soi.

Ce qui n'est pas sans apport pour même la pensée ordinairement analytique, remarquons-le. En cet entre-deux où deux langues sont rapprochées, se relativisant l'une l'autre, il sera plus facile à qui traduit de voir ce qui dans le texte considéré est vrai travail poétique, présence au monde vraiment conquise, ou n'est qu'une illusion qu'on se fait, la substitution d'une rêverie de l'intellect ou du cœur à l'expérience de la présence. Le travail mot par mot du traducteur est mieux à même qu'aucune autre approche critique de se faire l'écoute des pensées, conscientes ou non, qui ont aidé le poète à s'orienter vers la poésie ou l'ont empêché de le faire. Il peut être une discussion avec l'auteur là même où ce dernier s'est presque libéré des pensées extérieures, et a fait pour cela des choix qui aident à déceler les limites si ce ne sont pas les manœuvres de l'intellection conceptuelle. Il sera aussi une discussion du traducteur avec sa propre pensée. Traduisant, celui-ci réfléchira. il percevra mieux...

YVES BONNEFOY, L'Autre langue et
poète de voix, Seuil, Paris, 2013, p. 57

passage entre représentation conceptualisée et expérience de la présence.

En somme, la traduction n'est pas seulement le texte auquel le traducteur aura consenti, pour finir – auquel il se sera résigné –, mais l'ensemble des réflexions et des décisions qui auront préparé ce texte avec, tôt après ou en même temps, des conséquences dans sa vie et évidemment dans son œuvre propre, à divers niveaux de conscience. C'est cet ensemble de conséquences, c'est cette traduction au sens large, que je crois qu'il importe d'étudier au moins autant que les quelques pages qui revendiquent le nom de traduction bien qu'elles ne soient donc qu'un aspect parmi d'autres du travail bien plus vaste qui a eu lieu. Il y a une dissémination de l'œuvre traduite dans celle du traducteur, qui aura d'ailleurs cherché le sens de ce qu'il traduit dans beaucoup plus chez l'auteur que les pages qu'il a placées sous ses yeux.

Comment, cela étant dit, pénétrer ce débat d'un poète et son traducteur et de celui-ci avec soi ? Ces événements ne sont pas explicités dans le texte que l'on peut dire central, celui qui est publié avec souvent le texte originel en face de lui et l'obligation d'être à peu près de même longueur et d'en accepter beaucoup de la signification littérale. On peut craindre que la traduction au sens large ne soit que matière à supputations sans assez de preuves.

Reste que le traducteur qui est poète a une œuvre que l'on peut lire. Et parmi ses écrits, poèmes ou proses, fictions ou réflexions théoriques sur des sujets de diverses sortes, ne pourra-t-on constater qu'il en est qui reprennent à leur façon des questions nées de sa lecture de l'œuvre qu'il veut traduire, en sa réflexion, en particulier, sur le rapport du poétique et du conceptuel ? Je suis prêt à penser que l'idée de la traduction au sens large peut attirer l'attention sur des pages du traducteur jusqu'à maintenant insuffisam-

APOLLINAIRE (Alcools, 1913)

Automne

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux
Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne
Une chanson d'amour et d'infidélité
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise

Oh ! l'automne l'automne a fait mourir l'été
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

Autunno

Nella nebbia se ne vanno un contadino scontroso
E il suo bue lentamente nella nebbia d'autunno
Che cela i poveri borghi e vergognosi

E andandosene laggiù canticchia il contadino
Una canzone d'amore e tradimento
Che parla d'un anello e d'un cuore in tormento

Oh! l'autunno l'autunno ha fatto morire l'estate
Nella nebbia se ne vanno due bigie figure sconsolate

dèrent les désirs qui unissaient les êtres parlants les uns aux autres. Il y eut des désordres dans la cité, cette musique de jusqu'alors. Et commença ce que nous avons appelé l'histoire, cette crue gonflée d'une terre qu'elle arrachait au rivage... Notre désastre est la conséquence d'une prononciation défectueuse. Peut-on réintroduire le digamma dans nos langues? Hélas, il faudrait d'abord réparer nos esprits, réveiller nos cœurs.

– Nos cœurs?

– Peut-être non... Et tu vas me dire que si avait disparu une autre des lettres, et non le digamma, l'effet sur l'être au monde aurait été à peu près le même, par semblable rupture dans l'harmonie de la parole première. Mais ce n'est pas ce que je crois, mon amie. As-tu jamais vu la forme du digamma? Une hache de bûcheron. Elle résonnait dans les plus lointaines forêts du flanc des montagnes de Thrace. La vieille femme accroupie devant son feu la ramassait pour casser son petit bois. Elle était à la fois ce qui violente et ce qui rassemble.

Voilà un beau mythe, dit-elle. Elle s'est tournée vers lui dans cette demi lumière, la nuit d'été. Par la fenêtre qui est ouverte tout près du lit elle peut voir les arbres dans le jardin, deux amandiers dont un peu de brise agite les feuilles. Et les cimes bleues de collines basses, un peu plus loin.

Un mythe! s'exclame-t-il. Mais non! Que crois-tu que je fasse? J'étudie. Tu sais que je suis philologue, j'ai lu Vendryès, Dupont-Sommer, ils attestent tous l'existence du digamma. Ils me disent que dans des parlars qui survivent même aujourd'hui, sur des montagnes en Lucanie, on peut encore entendre le digamma. Or, alentour, ce sont bien les chèvres de toujours qui dévalent les pentes, broutent les feuilles du tronc des arbres, et parfois encore les bergers ont un pipeau et en jouent, leur petite musique emplir tout le ciel. J'ai tout un dossier de notes serrées, je pourrais en emplir un livre!

zarono i desideri che univano gli uni agli altri gli esseri parlanti. Vi furono disordini nel centro città, quella musica di fino a quel momento. E cominciò ciò che abbiamo chiamato la storia, quella piena crescente di una terra che strappava alla riva... Il nostro disastro è la conseguenza di una pronuncia difettosa. Si può reintrodurre il digamma nelle nostre lingue? Ahimè, occorrerebbe in primo luogo riparare i nostri spiriti, ridestare i nostri cuori.

– I nostri cuori?

– Forse no... E tu mi dirai che se fosse scomparsa un'altra delle lettere, e non il digamma, l'effetto sull'essere al mondo sarebbe stato più o meno lo stesso, per simile rottura nell'armonia della parola primigenia. Ma non è quel che credo, amica mia. Hai mai visto la forma del digamma? Un'ascia da boscaiolo. Risuonava nelle più remote foreste delle pendici delle montagne della Tracia. La vecchia accovacciata davanti al fuoco la raccoglieva per tagliare il suo legname. Essa era nel contempo ciò che violenta e ciò che unisce.

Ecco un bel mito, lei disse. Si è voltata verso di lui in questa mezza luce, la notte d'estate. Dalla finestra che è aperta accanto al letto può vedere gli alberi nel giardino, due mandorli le cui foglie agita una lieve brezza. E le cime blu delle colline basse, un po' più in là.

Un mito! lui esclama. Ma no! Che credi che faccia? Io studio. Sai che sono filologo, ho letto Vendryès, Dupont-Sommer, tutti attestano l'esistenza del digamma. Mi dicono che in parlate che ancor oggi sopravvivono, su alcune montagne in Lucania, si può ancora sentire il digamma. Ebbene, attorno, sono pur sempre le capre di ogni tempo che discendono per le chine, brucano le foglie del tronco degli alberi, e talvolta i pastori hanno ancora uno zufolo e lo suonano, la loro musichetta riempie il cielo intero. Ho tutto un dossier di note fitte, potrei riempirne un libro!

Et d'expliquer qu'il ne le fera pas, cependant, parce que dans ses raisonnements il en vient sans cesse à une sorte de nœud qu'il ne peut défaire. Comme si la disparition du digamma affectait aussi la logique. Mais combien est-il tenté de partir vers ces régions désastreuse-ment oubliées de l'Italie du Sud ou de l'Anatolie centrale!

– Parmi ces chèvres, tout seul? Dormons, dit-elle. Ou plutôt non, car moi aussi je crois que je fais un rêve.

Elle s'est redressée, sa voix change. Écoute, écoute! J'étais belle comme aujourd'hui mais, comment te dire, j'étais plus grande. J'avais peut-être les mêmes yeux, mais ils étaient, vas-tu me comprendre, plus ouverts. Je regardais droit devant moi. Je portais une robe bleue avec, par-dessus, une étoile dont la couleur hésitait entre le jaune et le rouge. J'allais pieds nus dans de légères sandales... Et qu'était-ce que ce pays sur les sentiers duquel je marchais, depuis avant ma mémoire, c'est peut-être celui dont tu me parles... Or, je n'étais pas seule à errer ainsi, entre terre et ciel. Était-ce un berger, son grand bâton à la main, celui qui marchait près de moi, je puis bien le croire, puisque, quelques pas plus loin, nous arrivâmes à cette tombe, et à sa célèbre inscription. Deux autres jeunes hommes étaient là, déjà, l'un avait mis un genou en terre, et penché, un de ses doigts sur la pierre, cherchait dans un des mots une lettre.

Et toi, toi aussi, qui m'accompagnais, tu te penches à ton tour, tu veux me la montrer, cette lettre, mais tu ne l'as pas reconnue, tu en es tout déconcerté et tu te retournes vers moi, qui pose une main sur ton épaule. Ah, mon ami, je vois cette question dans tes yeux, et je sais que tu connais la réponse. Ce n'est pas une lettre qui manque dans ce mot, c'est un mot qui manque dans cette phrase, un certain mot. Et ce mot est un verbe, un verbe qu'il faudrait lire au présent et, tu ne l'ignores pas, à la première personne. Le verbe que le peintre dont nous sommes deux des figures a voulu que l'on

E lui a spiegare che in ogni caso non lo farà, perché nei suoi ragionamenti giunge di continuo a una specie di nodo che non può sciogliere. Come se la scomparsa del digamma colpisse anche la sua logica. Ma quanto è tentato di partire per quelle regioni disastrosamente dimenticate dell'Italia meridionale o dell'Anatolia centrale!

– Tra quelle capre, tutto solo? Dormiamo, lei dice. O piuttosto no, perché anch'io credo che sto sognando.

Si è rialzata, la sua voce cambia. Ascolta, ascolta! Ero bella come oggi ma, come dirtelo, ero più alta. Avevo forse gli stessi occhi, ma erano, mi capirai, più aperti. Guardavo dritto di fronte a me. Portavo un abito blu con sopra una stola di un colore cangiante tra il giallo e il rosso. Andavo a piedi nudi calzando sandali leggeri... E che era quel paese sul cui sentiero camminavo, da prima di aver memoria, è forse quello di cui mi parli... Ebbene, non ero sola a errare così, tra terra e cielo. Era un pastore, con il suo grande bastone in mano, quello che mi camminava accanto, posso ben crederlo, dal momento che, qualche passo più in là, giungemmo a quella tomba, e alla sua celebre iscrizione. Due altri giovani erano già lì, l'uno aveva messo un ginocchio a terra, e chino, con una delle sue dita sulla pietra, cercava in una delle parole una lettera.

E tu, anche tu che mi accompagni, ti chini a tua volta, vuoi mostrarmela, quella lettera, ma non l'hai riconosciuta, ne sei sconcertato e ti volti verso me, che ti poso una mano sulla spalla. Ah, amico mio, vedo questa domanda nei tuoi occhi, e so che conosci la risposta. Non è una lettera che manca in quella parola, è una parola che manca in quella frase, una certa parola. E quella parola è un verbo, un verbo che occorrerebbe leggere al presente, e non lo ignori, alla prima persona. Il verbo che il pittore di cui siamo due delle figure ha